

1

Dès l'instant où Luz Acaso et Álvaro Abril se rencontrèrent, leurs vies se trouvèrent emmêlées comme deux cordelettes au fond d'une poche.

Luz était arrivée aux Ateliers littéraires grâce à une annonce parue dans le journal ; elle fut reçue par Álvaro qui l'invita à entrer dans un petit bureau recouvert de livres jusqu'au sol.

— Je suis Álvaro Abril, nous nous sommes parlé au téléphone.

— C'est ça, dit-elle.

— Asseyez-vous là, moi, je me mets ici, ajouta le jeune homme, montrant deux chaises inconfortables, situées de chaque côté d'une table bon marché.

— J'ai envie de partir en courant, avoua la femme, en s'asseyant et en déboutonnant son manteau, sans toutefois aller jusqu'à l'enlever.

— Pourquoi donc ? demanda en souriant Álvaro Abril.

— Je ne sais pas.

Le jeune homme lui expliqua que l'activité principale des Ateliers littéraires était les cours d'écriture créative.

— Mais nous faisons aussi d'autres choses, comme vous avez pu le voir dans l'annonce.

— Les gens s'inscrivent ? demanda-t-elle.

— Ça commence. À Barcelone, cela fait quatre ou cinq ans qu'ils ont ouvert, avec de bons résultats. À Madrid, nous avons été les premiers. Beaucoup de gens, quand ils arrivent à la retraite ou qu'ils ont plus de temps libre, éprouvent le désir d'écrire le roman

de leur vie ; seulement, pour écrire, c'est comme pour tout, il faut du métier. Ce que nous apportons, nous, c'est le métier. Les gens apportent leur vie, nous, le métier. Il ne s'agit pas seulement de « bien écrire », il faut aussi sélectionner la matière, l'articuler. En fait, écrire une biographie, ce serait comme écrire un roman à offrir à ses enfants et à ses petits-enfants. C'est une façon de rester présent, tout comme on reste présent dans un album de famille !

Luz Acaso dut penser qu'il récitait le prospectus. Álvaro Abril donnait l'impression de faire un boulot au-dessus de ses capacités. Peut-être sa rétribution dépendait-elle du fait que des personnes comme elle mordent ou non à l'hameçon.

— Bon, mais moi, je ne suis pas à la retraite. J'ai à peine quarante ans, dit-elle, faisant mine d'avoir été touchée par une offense qu'elle n'avait sans doute pas ressentie.

— Cela saute aux yeux que vous n'avez pas l'âge d'être à la retraite, excusez-moi. J'évoquais le type de client le plus fréquent, mais on peut désirer raconter sa vie à tout âge. Vous-même, quelle serait la raison qui vous pousse à le faire ?

Luz Acaso regarda le jeune homme droit dans les yeux et dit :

— Je me suis retrouvée veuve.

Elle dit cette phrase : « Je me suis retrouvée veuve », et après un léger frémissement, elle éclata en sanglots, à la grande surprise d'Álvaro Abril qui resta calme et perplexe à l'autre bout de la table.

Quelqu'un ouvrit la porte du bureau et, sentant que quelque chose n'allait pas, la referma et disparut sans demander son reste. Sous le coup de cette intrusion, Luz Acaso refoula violemment ses larmes et, tout en portant un mouchoir en papier à ses yeux, pria qu'on l'excusât.

— Les gens, remarqua alors Álvaro Abril, croient que pour raconter une vie, il faut commencer par le début : année et lieu de naissance, etc. Mais on peut commencer par la fin ou par le milieu, ou par où l'on voudra. Je ne suis pas persuadé, moi, que les événements s'enchaînent logiquement. Souvent, ceux qu'on raconte en premier sont justement ceux qui, dans l'ordre chronologique, ont eu lieu après. Si vous-même désirez commencer par la mort de votre mari, si vous en avez besoin, nous pouvons commencer par là et voir ensuite où votre mémoire et vos sentiments vous

entraîneront. L'important, si on veut que le récit respire, est que les événements que nous choisirons soient suffisamment porteurs de sens. Et si je vous dis ça, c'est que je suis convaincu que la vie, si tant est qu'on puisse la définir, c'est ça : un récit, une histoire qui toujours vaut la peine d'être racontée.

Álvaro Abril disséquait les différentes parties d'une biographie à l'instar d'un biologiste parlant d'un organisme animal, ce qui ne manqua pas de l'étonner lui-même, comme s'il venait de s'apercevoir qu'il y avait entre le fait de vivre et celui d'écrire une parenté insoupçonnée. La porte s'ouvrit de nouveau et quelqu'un dut lui faire un signe, car il regarda sa montre avant d'annoncer avec dépit qu'il devait commencer un cours, mais que si Luz désirait se lancer dans le projet, ils devraient se mettre d'accord sur les questions d'ordre pratique. Normalement, ajouta-t-il, il travaillait avec un magnétophone, même s'il prenait aussi des notes. Il estima qu'il suffirait de prévoir une demi-douzaine d'entrevues d'une heure, même s'il n'y avait pas de norme. Cela pouvait varier.

— Il y a des gens qui préfèrent les biographies courtes, d'autres qui les préfèrent longues. Une vie peut se raconter en cinquante feuillets comme en cinq cents. Ce sera à vous de décider.

Luz Acaso consentit à tout, y compris au tarif de chaque heure de travail et au coût de publication du livre, si toutefois, au bout du compte, elle souhaitait en éditer un petit nombre d'exemplaires. Elle voulait s'en aller, pour revenir, certes. Peut-être pensait-elle que plus vite elle en aurait fini avec cette entrevue préliminaire, plus vite commenceraient les suivantes, de sorte que ce dut être pour elle un soulagement de se lever de sa chaise, après qu'elle se fut engagée à revenir chaque jour à midi. Tout en s'emmêlant les pieds, Álvaro Abril l'accompagna jusqu'à la porte des Ateliers littéraires où ils se quittèrent au milieu des groupes de jeunes qui entraient et sortaient, les bras chargés de cahiers et de livres.

Elle boutonna son manteau en traversant la rue, et curieusement, celui-ci se défit de nouveau quand elle rejoignit sa voiture. D'habitude, elle l'enlevait et le mettait sur le siège arrière, afin d'éviter qu'il se chiffonne, mais cette fois elle avait très froid et elle le garda sur elle. Le siège social des Ateliers littéraires se trouvait au fond d'une ruelle, bordée de vieilles demeures, qui démarrait dans l'avenue

Alphonse-XIII, tout près du croisement avec Lope-de-Hoyos, et s'interrompait violemment sur le parapet métallique d'une bretelle de la M 30. À l'entrée de cette impasse, du nom de Francisco-Expósito, un panneau indiquait que la voie était sans issue.

Luz Acaso demeura songeuse quelques instants dans sa voiture. Puis, quand elle fut sur le point de démarrer, elle entendit frapper quelques coups sur la vitre de droite. Elle tourna la tête en sursautant et aperçut de l'autre côté de la vitre une jeune fille portant un bandeau sur l'œil droit et une veste en cuir de la même couleur que le bandeau : noir. Elle avait les cheveux très courts et inégalement répartis.

— Qu'y a-t-il ? demanda Luz en abaissant la vitre.

— Tu vas bien en haut par là, vers Alphonse-XIII ?

— Oui.

— Tu pourrais m'y emmener ?

— Monte.

La borgne monta en pestant contre le froid. Elle tenait dans sa main une chemise verte à élastiques et un livre qui avait déjà visiblement beaucoup servi. Luz démarra et demanda à la borgne où elle allait.

— Ça m'est égal, répondit-elle.

— Tu suis des cours aux Ateliers littéraires ?

— Je suis venue demander combien coûtaient les séances, mais c'est trop cher pour moi.

La borgne expliqua à Luz que cette école tirait en partie son prestige d'avoir parmi ses professeurs Álvaro Abril, un jeune écrivain ayant fait un tabac à vingt ans avec un roman qui avait eu un gros succès, mais qui, depuis cinq ans, n'avait plus rien publié. La rumeur courait qu'il traversait une crise, mais cela le rendait encore plus séduisant.

— Je serais prête à me prostituer, s'il me donnait en échange des cours d'écriture, conclut-elle. C'est ton professeur ?

— C'est mon biographe, répondit, décontenancée, Luz Acaso.

— Ton biographe ? C'est quoi cette histoire de biographe ?

Luz commença à expliquer à la borgne comment elle était arrivée aux Ateliers littéraires et se remit soudain à pleurer.

— Pardonne-moi, dit-elle, je ne sais pas ce qui m'arrive.

— Tu ne serais pas malade ?

— Ce n'est pas ça. Quand j'ai lu l'annonce des Ateliers littéraires dans le journal avant de prendre rendez-vous, ça faisait deux mois que je restais enfermée à la maison sans parler à personne. Deux mois sans personne à qui parler. J'étais sur le point de faire une bêtise mais je suis tombée par hasard sur l'annonce, maintenant, je me relâche et ça me fait pleurer, pardon.

Elle conduisait au rythme des sanglots. Avec des embardées et des coups de frein qui laissaient la borgne indifférente.

— Et pourquoi es-tu restée deux mois sans parler à personne ?

— Je suis en arrêt maladie pour dépression. Je suis fonctionnaire. J'ai décidé de ne jamais retourner au bureau, jamais ! Mais pour ne pas y retourner, il faut que je sois encore plus déprimée. Le médecin se rend très bien compte si ça va, du coup pendant deux mois je me suis entraînée à être déprimée pour rester arrêtée. Mais deux mois sans parler à personne, c'est trop. Ça rend fou. Alors, quand j'ai vu l'annonce des biographies, j'ai appelé les Ateliers littéraires, et j'ai demandé qu'on me donne un rendez-vous.

Tout en parlant, elle avait tourné en rond, ce qui fait qu'elles se retrouvaient pratiquement à leur point de départ. Elle dessinait des boucles avec les mots comme avec les roues de la voiture. Le ciel s'était couvert et des gouttes d'eau épaisse coulaient sur le pare-brise, chassées par le balai gémissant des essuie-glaces. Cette nuit-là, il avait neigé à peine, comme c'est le cas souvent à Madrid. Il restait encore quelques traces d'une matière blanchâtre à certains croisements.

— Alors comme ça, Álvaro Abril est quelqu'un de célèbre ? demanda-t-elle en se tournant vers la borgne.

— Il est connu, en tout cas dans les milieux littéraires. Il a une réputation de poète maudit et tout le monde attend son deuxième roman. Mais il ne pourra plus être mon professeur. Tant pis pour lui.

— Et toi ? Tu écris quel genre de choses ?

— Ça dépend. Des reportages, des romans ; en ce moment, je prépare quelque chose sur le lumbago.

— Justement, j'ai un lumbago, dit Luz Acaso.

— On pourrait en parler ensemble ? Tu es pressée ?

— Pressée ? Tu veux rire ? Je te dis que ça fait deux mois que je ne parle à personne.

L'essuie-glace cessa tout à coup de grincer contre le pare-brise et, dans la voiture, une paix palpable, une vague de bien-être envahit les deux femmes.